INTERIEUR. TRIBUNAUX DE LA N. O. COUR CRIMINELLE.—11 Juin. L'affaire de l'Etat contre CAMRAVAJAL, accusé de meurtre, a été renvoyée à Mardi prochain, l'accusé étant indisposé.

EXTERIEUR. FRANCE. Paris, 7 Avril. PETITIONS DES PROPRIETAIRES DE VIGNES.

Dans la discussion qui a eu lieu à la chambre des pairs samedi dernier, sur les pétitions des propriétaires de vignes, on a dit, en reproduisant l'étrange reproche que les propriétaires avaient trop planté. Avant d'employer cet argument, dont M. Syriens de Mayrinac doit revendiquer l'honneur, il serait plus juste, plus digne des hommes d'état chargés de veiller au maintien et à l'accroissement de la richesse nationale, de rechercher si la cause du mal n'est pas ailleurs que dans les progrès d'une industrie agricole que le gouvernement devrait favoriser; si les intérêts des producteurs préoccupaient les ministres d'une plus vive sollicitude que les intérêts du fisc, on trouverait certainement que les propriétaires de vignes ne sont pas coupables d'avoir augmenté le capital et le revenu de la France par les plantations de leur sort opposés. Quand on attaque le travail dans sa source, quand on l'accuse dans ses développements, s'est-on bien assuré que des obstacles créés par une législation vicieuse ne gênaient pas, ne contrariaient pas l'essor naturel de la consommation? C'est là toute la question. Qu'une loi frappe de droits de 2 à 300 sur les céréales, et par là force le cultivateur à se nourrir de sarrasin et de pommes de terre, dira-t-on aux propriétaires de blé dont les greniers se trouveront surchargés, qu'ils produisent trop? En vérité, il y a des dérisions à reprocher aux vignerons leur production, lorsque l'on reconnaît que trop d'obstacles bornent encore la consommation des vins, lorsque les droits établis sur la consommation des vins dans certaine ville de France dépassent le taux des droits dont ils sont frappés à l'étranger? Qu'on laisse la consommation et le commerce intérieur libres; puisque la liberté est leur droit absolu, et l'on verra s'il y a trop de vins en France.

Au reste veut-on savoir comment la France produit trop de vins? Dans un ouvrage remarquable publié sur la culture des vignes, par M. de Noir, il est établi que l'Espagne et l'Italie exceptées, la France est la contrée d'Europe où l'on boit le plus d'eau pure.

La totalité des vins récoltés en France, déduction faite de ce qui est converti en eau-de-vie ou exporté, donne par tête 90 litres.

Quant dans son Economie rurale nous a donné le compte du vin qu'on distribue de son temps aux esclaves employés à la culture des terres. Pendant les 3 mois qui suivent les vendanges ils buvaient de la piquette, le 4e. mois on leur donnait une heine par jour ou deux conges et demi par mois, équivalant à 8 litres 45 centilitres; les 5e. 6e. 7e. et 8e. mois un sextarius par jour ou 6 conges par mois, équivalant à 16 litres 90 centilitres; les 9e. 10e. 11e. et 12e. mois on leur donnait 3 hémines par jour ou 8 conges par mois, équivalant à 26 litres 74 centilitres; on leur donnait en outre un conge pour les sabbats et les compitales, c'est 3 litres 38 centilitres. C'était donc 136 litres et 1/3 de vin qu'on distribuait par tête aux esclaves indépendamment de la piquette.

Quant en France chacun eût la ration d'esclave il faudrait doubler le produit des vignobles, ce qui présenterait peu de difficultés: pour obtenir ce résultat, il faudrait supprimer les droits sur les vins. Mais à quoi bon? Nos hommes d'état proclament que la culture produit déjà trop.

—Au moment où l'impôt sur les vins excite tant de plaintes en France, des lettres particulières de Constantinople disent que le grand-seigneur songe à modifier l'article du Koran qui défend l'usage des boissons spiritueuses, et qu'il se propose d'établir un droit de consommation qu'il espère devoir être très profitable à son trésor un peu épuisé.

—L'Echo de la Frontière, journal de Valenciennes, dit que des réjouissances ont eu lieu sur toute la ligne des Pays Bas à l'occasion de la prorogation du monopole des tabacs en France.

Prusse. Berlin, 27 Mars. On ne parle plus du voyage de l'empereur de Russie à Berlin. Les officiers prussiens choisis pour se rendre cette année au quartier-général russe partiront la semaine prochaine. L'empereur Nicolas a choisi 20 ingénieurs polonais, et il en demandera également au roi de Prusse pour faire le service à l'armée. On assure que c'est par le siège de Silistrie et de Schumla que commencera la campagne. Varna est pour les Russes une place peu importante, et leur honneur est engagé à s'emparer à tout prix de Schumla. Au surplus, la guerre d'Orient est aussi populaire en Russie que parmi l'armée russe, où on la demande à grands cris.

Le Docteur ELLIS, chirurgien-dentiste, continue d'exercer sa profession, rue de la Douane, No 21. Les DENTS INCORRUPTEBLES sont très bien connues pour en faire l'usage. Pendant ses absences momentanées M. DAVENPORT le remplacera.

FEUILLETON.

THEATRE FRANÇAIS. Première représentation de l'Espion, drame en cinq actes et en prose, de MM. Ancelot et Mazères.

(Précis de la pièce, extrait du Constitutionnel.) En attendant l'issue de la grande lutte qui doit décider du sort des Américains, M. Warton s'est retiré avec ses deux filles, Frances et Sarra, dans une maison de campagne. M. Warton n'a osé se prononcer ni pour les Anglais, ni en faveur des indépendants, cependant son fils Henri combat sous les drapeaux du roi George, et son neveu, le major Dunwoodie, qui doit devenir son gendre, commande les dragons de la Virginie, l'un des régiments américains les plus redoutables au parti britannique; Frances, amante du major, est naturellement du parti des indépendants, tandis que Sarra tient pour les Anglais.

On s'occupe beaucoup chez M. Warton d'un inconnu, M. Harper, qui, pendant un violent orage, a reçu l'hospitalité au château; il déjeune avec ses hôtes, lorsqu'arrive le fils de la maison; Henri n'a pas vu sa famille depuis quatorze mois; il a obtenu un congé de quelques jours; il a pris un déguisement, et il est parvenu à franchir tous les postes de l'armée pour venir embrasser son père et ses sœurs. Jeune homme, lui dit M. Harper, qui l'a reconnu, vous avez commis une grande imprudence; les lois de la guerre sont terribles: un brave officier, le major André, vient d'être fusillé comme espion; vous vous êtes déguisé, vous pouvez être arrêté, craignez un sort pareil. Si, par malheur, vous tombez entre les mains des dragons de la Virginie, qui arrivent dans ces contrées, souvenez-vous de M. Harper; il n'oubliera jamais l'accueil bienveillant qu'il a reçu dans votre famille. C'est ainsi que M. Harper fait ses adieux à M. Warton et à sa famille; l'orage a cessé, il monte à cheval, il part. De tels adieux de la part d'un inconnu répandent l'inquiétude dans la maison; tout le monde tremble pour Henri.

Le départ de M. Harper semble avoir été déterminé par des nouvelles assez insignifiantes, en apparence, que donne sur les mouvements des armées Harvey Birch, colporteur des environs, qui est venu vendre des mousselines et des dentelles aux filles de M. Warton. Ce colporteur paraît un homme adroit, pénétrant; Henri le connaît, bientôt on apprend que c'est un espion des Anglais; que plusieurs fois la potence a été dressée en son honneur et qu'il est toujours parvenu à s'y soustraire. Au moment même il est obligé de s'équiper, car on annonce l'arrivée des dragons de la Virginie qui le connaissent bien, ayant à leur tête le major Dunwoodie. Sa prétendue Frances, croit, espère du moins que le major, en retrouvant Henri, son ami d'enfance, son futur beau frère, n'usera pas envers lui des droits de la guerre; vague espérance! le devoir commande à Dunwoodie de s'assurer de la personne d'un officier anglais qui, déguisé, a traversé les rangs de l'armée américaine, et malgré tous les regrets qu'il en éprouve, il est obligé de le reconduire Henri au quartier général, pour être sur-le-champ traduit devant un conseil de guerre. Il faut se mettre en route à l'instant, et Warton, Frances et Sarra, justement effrayés du sort qui se prépare pour l'imprudent officier de l'armée royale, l'accompagnent au tribunal qui va l'absoudre ou le condamner à mort.

Interrogé avec bienveillance par le président du conseil, Henri ne déguise point la vérité; il avoue son déguisement, mais il déclare qu'il n'avait d'autre intention que celle de revoir sa famille; il convient même que s'il est parvenu à franchir tous les postes, c'est à l'aide d'un laissez-passer que lui a procuré Harvey Birch. A ce nom d'un homme plusieurs fois condamné pour espionnage, le conseil ne doute plus, ne peut plus douter de la culpabilité de Henri; il est condamné, et dès le lendemain matin il doit être passé par les armes.

Pendant que les siens sont dans les larmes, Henri se résigne à son sort; toutefois il n'a pas perdu tout espoir de se soustraire à la fin terrible qui l'attend; Birch lui a promis de le sauver, et la nécessité l'oblige à se confier à ses soins. De son côté, le major Dunwoodie vole auprès de M. Harper pour solliciter l'effet de ses promesses, et Frances, également sur la parole du colporteur, se met secrètement en route pour se trouver à un rendez-vous qu'il lui a donné dans une cabane isolée au sommet de la montagne voisine.

Néanmoins Henri doit se préparer à la mort: il réclame un ministre de la religion; ce ministre se présente dans sa prison: c'est Birch. A l'aide de l'autorité du saint ministère et au moyen d'un nouveau déguisement, il parvient à faire évader le malheureux prisonnier. Il le conduit lui-même à travers des rochers, dans la cabane qu'il a désignée à Frances; elle l'y a précédé; elle y a trouvé M. Harper qui lui a promis sa protection, qui se sépare un instant du frère et de la sœur pour avoir un entretien secret avec Birch.

Vous avez, lui dit-il, rendu de grands services à votre patrie; vous lui avez sacrifié plus que votre fortune, plus que la vie; vous lui avez fait le sacrifice de votre honneur. Payé par les Anglais pour leur servir d'espion, vous ne vous êtes vu qu'à tant de dangers et d'infamie que par un héroïque effort de patriotisme; c'est à votre zèle, à votre habileté, à votre dévouement, que l'Amérique doit plus d'un triomphe; elle va sur votre dévouement la victoire décisive qui se prépare, et qui assurera, je l'espère, son indépendance. Il est temps que vous receviez la récompense que vous avez si bien méritée; voici de l'or... — Je n'en veux pas, s'écrie Birch;

dévoué à mon pays; je ne demande pour récompense qu'un souvenir honorable dans la mémoire du grand Washington. C'est en effet à Washington que s'adresse Birch; à Washington, dont il est depuis dix ans le mystérieux agent; à Washington, qui se jette dans ses bras, et qui lui donne une attestation destinée à sauver de l'opprobre cet héroïque espion, qui s'est associé au triomphe de l'indépendance américaine.

Il lui reste à achever son ouvrage; Henri n'est plus en prison; mais on est à sa poursuite; toutes les avenues qui conduisent à la mer, où il veut le faire embarquer sur un brick anglais, sont gardées; l'armée entière des indépendants, est sous les armes, attendu qu'une grande bataille se prépare. Birch, qui n'a fait que suivre pour l'évasion du prisonnier les ordres mêmes de Washington, donne ses instructions; il se lui faut plus que deux heures; et si Frances parvient à reténir jusqu'à cinq heures le major Dunwoodie; de manière à ce que ses dragons ne se mettent pas à la poursuite de Henri, il répond de ses jours. Frances retourne en toute hâte au quartier général; elle voit le major, qui donne des ordres pour courir à la recherche du prisonnier évadé, qui va lui-même monter à cheval, mais qui, grâce au charme qu'il trouve à s'entretenir d'amour avec sa maîtresse, reste auprès d'elle, jusqu'au moment où cinq heures sonnent. Birch a été fidèle; Henri est embarqué; la victoire couronne les efforts de l'armée américaine; désormais l'indépendance des Etats-Unis est assurée; mais Birch, le malheureux Birch, poursuivi, traqué de toutes parts, reçoit dans la poitrine une balle anglaise qui lui fait rendre le dernier soupir, au moment où commence pour la patrie des jours de gloire et de liberté.

LE PRETRE VIT DE LAUTEL.

(Un village près d'Amiens.—La sacristie de la paroisse.)

Le curé.—Monsieur le curé, voilà qu'y venent à venir que tout est prêt; le mort est cloué, nos cierges sont allumés; les parents pleurent, la messe est faite, on n'attend plus que vous.

Le curé.—Je n'ai plus que mon étole à mettre. Pense donc, Nicolas, à dire à ma servante de faire blanchir mon surplis... Donne moi le livre d'offices... Ah! et mon bonnet carré!

Le curé.—Les voilà, monsieur le curé. (Aux enfants de chœur) Allez, petits, partez. Jean Louis, fais donc attention à ce que tu fais! Tu ne portes jamais c'te pauvre croix sans y donner quelques torgnoles. (On sort de la sacristie.)

Le curé.—De profundis... Ah! ça, Nicolas, une chose...

Le curé.—Plait-il, monsieur le curé?

Le curé.—Qu'est-ce qui paiera l'enterrement!

Le curé.—Qu'est-ce qui paiera? ah! dam! je ne vois pas trop... La veuve n'a rien; les enfants, c'est des journaliers ben chétifs; les amis ne sont pas riches, et je craie ben que c'est un enterrement de charité.

Le curé.—De charité? Nicolas; je n'entends pas cela.

Le curé.—Oh! monsieur le curé, nous voilà à la porte de l'église, et si on nous voit rentrer, on va crier; y a de si méchantes langues dans le village!

Le curé.—ça m'est égal, rentrons. (On revient à la sacristie) Ote ta robe, Nicolas, et serre ta balaine. Que le maire fasse entrer son habitant comme il voudra, je n'irai certainement point; je n'entends pas grotis.

Le curé.—Pro Deo, monsieur le curé.

Le curé.—Nicolas, tu es tonnelier de ton état?

Le curé.—Oui, monsieur le curé.

Le curé.—Nicolas, quand tu as rabattu une feuille, mis un fond ou changé des cercles, qu'est-ce que tu dis à ta pratique?

Le curé.—Je dis: «Vlà votre tonneau, c'est trent-deux sous», plus ou moins.

Le curé.—Eh bien, Nicolas, tu ne travailles pas grotis; pourquoi veux tu donc...

Le curé.—Ah! monsieur le curé, quel le différence!

Le curé.—Le casuel est une chose sacrée, mon cher ami. Je sais qu'il y a de mes confrères qui le négligent, sous prétexte de charité chrétienne; moi, je ne donne pas dans ces erreurs; c'est de la philosophie, et la philosophie, vois tu bien, est-ce qu'il y a de plus affreux au monde; c'est la perdition de la religion, de la morale, de la monarchie.

Le curé.—Je sais bien que c'est une horreur que la philosophie; le dernier mandement de Mgr. le disait assez; et tous vos prênes le répètent. — Mais, M. le curé, sauf votre respect, parce que vous enterriez gratis pro Deo un pauvre paysan, vous croyez que ça ferait du tort à Dieu et au Roi?

Le curé.—Cela mènerait à la ruine de l'Eglise. Je me suis fait un système, Nicolas. Pour que la religion soit respectée, il faut qu'elle se rende respectable. Le jour où tu ne paieras pas ta contribution au percepteur, tu te révolteras contre le Roi; le jour où l'on ne paie pas le casuel du curé, on se révolte contre Dieu. Faut-il que le curé souffre qu'on se révolte contre le ciel, voyons?

Le curé.—C'est vrai cependant ce que vous dites-là, M. le curé. Ainsi, c'est pour que le village ne se révolte pas, que l'autre jour vous n'avez pas voulu entrer George Legrand, avant que ses héritiers vous eussent payé 18 fr. que ce défunt vous devait?

Le curé.—Justement Nicolas... (Pendant ce dialogue, le curé s'est dépoillé de ses vêtements.) Allons, je vais dîner; s'il y a quelque chose de nouveau, tu viendras me prévenir. (Il prend son chapeau et sa canne.)

Un jeune paysan.—Monsieur le curé!

Le curé.—Monsieur le curé!

Le paysan.—C'est les autres qui m'ont prié de venir vous dire qu'y sont à vos ordres pour l'enterrement.

Le curé.—Je ne le ferai pas.

Le paysan.—Bah!

Le curé.—Non, à cause du Roi, de l'Eglise, de la philosophie et de la révolte.

Le curé.—Taisez-vous, Nicolas!

Le curé.—Qui, monsieur le curé.

Le curé.—Je ne fais pas d'enterrement pour rien, et comme on ne veut pas payer...

Le paysan.—C'est qu'y ne peuvent pas, monsieur le curé, ben sûr; c'est des malheureux; il n'y a rien chez eux, et le défunt est mort autant de misère comme de maladie.

Le curé.—Tant pis pour lui; mais nous ne pouvons pas souffrir la perdition de l'Eglise: c'est notre système.

Le paysan.—Ton système, Nicolas! t'a un système?... — Vous taisez-vous!

Le paysan.—Monsieur le curé, cinq francs, c'est y assez pour un enterrement!

Le curé.—Je n'ai jamais taxé mes paroissiens; ils me donnent ce qu'ils peuvent.

Le paysan.—Eh! bien, nous avons eu l'autre semaine cinq francs que nos maîtres nous ont donnés pour nous divertir à l'occasion de leur nocé; si vous voulez à voir la bonté d'accompagner avec nous le défunt au cimetière, je vous les offrirais volontiers.

Le curé.—Voyons tes cinq francs? (Le paysan les lui montre.) Donne-les donc. (Il les lui donne.) Nicolas, redonne-moi mon surplis et mon étole, prends ta balaine et ta robe violette, nous enterrons ce pauvre père Benoit.

Le curé.—Ah! tant mieux; le père Benoit sera entermé chrétiennement et le système sera sauvé.

Le paysan, bas au curé.—Le beau système, Nicolas!

Le curé.—Tais-toi donc; tout le système, le voilà: Faut que le prêtre vive à l'autel. (Haut) Quand vous voudrez, monsieur le curé.

Le curé.—Partons. (Il chante.)

De profundis...

Le curé, continuant.

Clamavi ad te dominum.

Le paysan, à demi-voix, chante sur le même ton.

Pour cent sous on enterme un homme.

Le curé, et la cérémonie se fait au milieu des murmures d'une foule de villageois, qui repètent ce lazzi en faux bourdon:

Pour cent sous on enterme un homme.

(Figaro.)

SHARINE.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Expéditions.

Brick Georg Patten, Génes, T Nicolet & Co.

Brick Mexico, Paterson, Marseille, Perret et Charbonnet

Brick Luna, Putnam, Cowes, Currell, Elshaw & Co.

Brick Amazon, Martin, Gibraltar, J Clark Coq.

Brick Venus, Reed, Rio Grande, M F Coq.

Brick Galaga, Daunes, Havane, F Tio.

Arrivées.

Bateau à vapeur Plaquemine, Freyre, de La Fourche avec 47 bis. 14 bis melasse, 4 do sucre à T Nicolet & Co. et à ordre.—1g passagers.

Bateau à vapeur Uncle Sam, Hulbert, de Louisville, avec un chargement à Stetson et Avery J Greenleaf & Co. C D Jordan, W D Jolley & Cha Byrne, Foster et Hutton, J B Heno & Co. Reynolds, Byrne & Co. Lockhart et Arrott.—7 passagers.

Bateau à vapeur Cavalier, Needer, de Louisville, avec un chargement à N et J Dick, J B Forte, Gordon, Forstall & Co. D Urey, York, Macalister & Co. M F Maher, T Sloo jr, Rogers Slocomb & Co. J Foster.—11 passagers.

Bateau à vapeur Commerce, Shrodes, de Pemboucheure du Cumberland, avec 130 balles coton, 33 bis tabac à ordre.

Bateau à vapeur Feliciana, Voorhees, venant de Louisville d'où il est parti le 3 du courant, avec un chargement à A H Wallace, C A Jacobs, J W Dredlove, S Paxton & Co. C D Jordan, Foster et Hutton, A L Voorhees.

Bateau à vapeur Livingston, venant de St. Louis, avec un chargement à J Mager, J G Stevenson et autres.

THEATRE D'ORLEANS.

DIMANCHE 14 JUIN 1829.

La première représentation de

L'ESPION,

Drame nouveau en cinq actes et en prose, tiré du roman de Mr. Cooper, par MM. Ancelot et Mazères, et représenté pour la première fois sur le Théâtre Français, le 13 Décembre 1828.

Mr. Aristippe jouera le rôle de Mr. Harper.

Le spectacle sera terminé par

LE CHARLATANISME.

Vaudeville en un acte de Scribe.

En attendant.—La Dame du Lar, opéra nouveau, de Rossini.—Le Juf, vaudeville nouveau.—La Fimée, opéra nouveau, musique d'Aube.

ON DEMANDE.

UN enfant pour être employé dans un magasin de chapeaux.—Nul n'a besoin de se présenter s'il n'a de bonnes recommandations. S'adresser au bureau de cette feuille. 12jn.

AVIS.—Les personnes qui peuvent avoir des réclamations à exercer contre la succession de feu Armand Dubourg, sont invitées à se faire connaître et à présenter une note du montant de leurs créances et des titres sur lesquels elles sont fondées, à J. B. Maureau, curateur de la succession. 11 juin—3 J. B. MAUREAU.

A VENDRE EN GROS ET EN DETAIL. DES briques du Nord, pour carrelage. Ardoises anglaises à \$15. 50 le carré tout posé. On prendra des marchandises ou commettibles en entrepôt à un prix modéré, dans le magasin situé de l'autre côté du canal Marigny, deuxième îlet à partir du fleuve, occupé par M. 11 juin—6 JOSEPH FERNANDEZ.

ON désire trouver à louer une jeune négresse, connaissant bien la ville et capable de pouvoir aller vendre par les rues. La même personne désire vendre, ou louer, un billard américain, avec tous ses accessoires. S'adresser chez M. Brossat, au coin des rues St. Philippe et Dauphine, au bureau de l'Institut de M. Brossat. 11 juin—3.

VENTES A L'ENCAIN.

Par J. T. Baudou.

Il sera positivement vendu et sans réserve au café de Mr. Hewlett, Mardi 16 courant, à midi précis.

Quatre-vingt-deux TERRAINS, situés au faubourg de l'Annonciation. Le plan sera exposé au café de Mr. Hewlett. Les conditions sont un, deux, trois et quatre ans, avec billets endossés à la satisfaction du vendeur et hypothèque jusqu'à parfait et final paiement. 11 juin.

PAR T. MOSSY & Co.

Il sera vendu Samedi, 13 courant, à 4 heures de l'après-midi, dans le magasin rue Toulouse, No. 79, 4 barriques vin rouge; 50 tierçons eau-de-vie de Cognac; 5 pipes do. de Cognac; 400 caisses vin rouge de Bordeaux; Côte Notie, Hermitage, &c. Les conditions seront annoncées à la vente. 11 juin.

Par J. T. Baudou.

Il sera exposé en vente, le 26 du courant, à midi, le fond d'une boutique de comestibles, dans la maison de feu Arnaud, rue de la Levée, No. 111, aussi un Cheval et un Cabriolet, le tout pour clore un règlement. 10 juin.

PAR F. DUTHIEL.

Il sera vendu le 26 de Juin prochain, à midi, à la bourse Hewlett, par ordre de la Cour des Preuves de la paroisse St. Bernard, provenant de la succession de feu M. François Garic.

UNE MAISON située rue Bourbon, entre les rues Conti et Milleville, bâtie sur un terrain de 40 pieds de face par 50 pieds de profondeur, mesure française.

Conditions:—Un tiers comptant, un tiers à six mois, et un tiers à un an de terme, avec billets endossés à la satisfaction du juge de la paroisse St. Bernard, et hypothèque jusqu'à parfait paiement. L'acte de vente sera passé par M. J. Arnaud, not. pub., aux frais des acquéreurs. 29 juin.

COUR du premier District Judiciaire.—Monsieur Rose Mayorquin et autres contre Henri Mayorquin tuteur de J. B. Mayorquin et autres, tous gens de couleur libres, en action de partage.—No. 8068.

UN vertu d'un décret de ladite Cour, il sera vendu Vendredi 12 Juin 1829, à une heure précise après midi, à la bourse d'Hewlett, par J. T. Baudou encantur.

Un morceau de terrain situé dans la paroisse de Jefferson à environ deux lieues de la ville, mesurant un arpent et un tiers d'arpent de face au chemin de la Métairie, sur 14 arpents de profondeur, savoir: sept arpents de chaque côté du chemin; borné à la limite supérieure par un semblable morceau de terre appartenant aux enfants de feu Eugène Beprest, Mayorquin, l'épouse décédée de Gabriel J. Mayorquin; et à la limite inférieure par un autre morceau de terre semblable, appartenant à Madame Rose Mayorquin.

Il y a sur ce morceau de terre une vieille cabane en bois, un hangar et des baux, le tout en mauvais état.

Conditions:—Payable en trois termes égaux à six, douze et dix huit mois, du jour de la vente, en billets endossés à satisfaction et portant hypothèque sur les esclaves.

L'acte de vente sera enfin passé devant le même notaire aux frais de l'acquéreur. 12 juin.

VENTE PAR LE MARSHAL.

Baltazard DUSOUX vs. Caleb Siringer.

EN vertu d'un writ de fieri facias, à moi adressé par l'hon. J. B. Burdick, juge conseiller de la Cour de Cité, j'exposerai en vente, le Lundi 15 de Juin 1829, à 4 heures après midi, sous le Principal, 1 Side board, 2 Tables, en acajou, 1 Glacé, 4 Chaises, 1 Garde fou et 4 chaises, pinces, pelle &c.—Saisis dans l'affaire ci-dessus. 6 juin.

LE DAUNOY—Marshal.

VENTE PAR LE MARSHAL.

John Curtis vs. John Arbo.

EN vertu d'un writ de fieri facias, à moi adressé, j'exposerai en vente, Jeudi, le 18 courant, à 4 heures, au bureau du Marshal de Cité, No. 55, rue St. Anne, le fond d'une boutique de comestibles consistant en liqueurs, barriques, sucre, café &c.—Saisis dans l'affaire ci-dessus. 6 juin.

LE DAUNOY—Marshal.

VENTE PAR LE MARSHAL.

Bowers, Osborn & Bowers vs. P. S. Hamblet.

EN vertu d'un writ de fieri facias, à moi adressé, j'exposerai en vente, Mercredi le 17 courant, à 4 heures, en face du bureau du Marshal, No. 55 rue St. Anne, 1 Armoire, 2 Bureaux, 1 Garde-fou, pelle et pinettes, 2 Mirrors, 1 Canapé, 1 Table à toilette, des chaises, 1 Table à manger, 1 Pendule, &c.—Saisis dans l'affaire ci-dessus. 6 juin.

L. DAUNOY—Marshal.

VENTE PAR LE MARSHAL.

Le Maire, les Aldermen et les citoyens contre Ve. Suzenon.

EN vertu d'un writ de fieri facias, à moi adressé par l'hon. F. Grima, juge-président de la Cour de Cité, j'exposerai en vente, Samedi 6 de Juin prochain, à midi, à la bourse d'Hewlett, enquireur des rues de Charles et St. Louis, un lot de terre avec les bûches qui s'y trouvent, situé dans la rue St. Pierre, mesurant (plus ou moins) 45 pieds de face, et à peu près 193 de profondeur (mesure française). Le plan, visé par le voyer de la ville, sera exposé au moment de la vente.—Ledit lot de terre, saisi dans l'affaire ci-dessus. 6 mai.

LE DAUNOY—Marshal.

VENTE PAR LE MARSHAL.

5 Douz Pots confitures de Citrons.

5 do do do d'Oranges.

2 do do do d'Ananas.

2 do do do de Dattes.

2 do do do de Citronelles.

2 do do do de Citrons.

1 do pots confitures de Citrons.

Goûtes de Gouyate, Pâte de Citrons et 3 Marmes. 11 juin—6 J. B. MAUREAU.

EN vertu d'un writ de fieri facias, à moi adressé par l'hon. F. Grima, juge-président de la Cour de Cité, j'exposerai en vente, Samedi 6 de Juin prochain, à midi, à la bourse d'Hewlett, enquireur des rues de Charles et St. Louis, un lot de terre avec les bûches qui s'y trouvent, situé dans la rue St. Pierre, mesurant (plus ou moins)